Un roman, la guerre de Cent Ans

vue par ses témoins

CLAUDE FAISANDIER

François-Xavier de Guibert

DU MÊME AUTEUR

Ma Révolution 1789-1793, roman, Pierre Téqui, éditeur, 1999 (préfacé par André Damien, de l'Institut).

À paraître :

Regards sur l'Histoire (Les Témoins, les Historiens... et les autres). Tome I (1° : Du passé au présent : quelques points de vue sur les Français et l'Histoire. 2° : De la Guerre des Gaules aux abords de la Guerre de Cent Ans).

Regards sur l'Histoire (Les Témoins, les Historiens... et les autres). Tome II (XIVe-XVe siècles. La guerre de Cent Ans. Les Valois jusquà Louis XI).

En préparation :

Suite de *Regards sur l'Histoire (Les Témoins, les Historiens... et les autres)* (à partir de la fin du XVe siècle).

UN ROMAN :

LA GUERRE DE CENT ANS

Claude Faisandier

Un roman :

LA GUERRE DE CENT ANS

Vue par ses témoins,
les historiens… et quelques autres

François-Xavier de Guibert
3, rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

© Office d'Edition Impression Librairie (O.E.I.L.)
F.-X. de Guibert, Paris, 2008
www.fxdeguibert.com
ISBN : 978 2 7554 0266 7
ISBN pdf : 9782755412321

AVANT-PROPOS

En tant que Français, qui sommes-nous ?

Et qu'est-ce, au fond, que la France ?

Pour répondre à la question, est-il d'autre méthode que de s'en rapporter à l'Histoire ?

Comment disserter sans fin sur ce pays si l'on ne sait d'où il vient ? Ce qu'il a été ? Ce qu'il a fait ?

Ne peut-on être tenté – à l'inverse de nombre de commentateurs, restés figés sur l'immédiat – de prendre de la distance, de tenir compte du temps, de la durée, ne fut-ce que pour comprendre ? (« Presque rien de grand ne se fait vite », écrit Bainville).

Faut-il encore enfoncer le clou ? Tocqueville : « Les peuples se ressentent toujours de leur origine » ; Marc Bloch : « L'incompréhension du présent naît de l'ignorance du passé. »

D'où, en nous appuyant aussi bien sur les témoignages d'époque que sur les commentaires des Historiens, une présentation de l'Histoire de la France, depuis ses origines (ignorées de la plupart) ; connaissance qui serait la première condition pour aimer le pays, chose non courante depuis que, dans nos Institutions scolaires, l'instruction civique est honnie. Phrase à retenir, de Jaurès : « La patrie est le seul bien des pauvres. »

Mais quelles particularités pourrait offrir une telle Histoire, alors que tant d'autres, fameuses ou non, nous ont – au fil des années – proposé leur vision du passé ? Ce texte, il est vrai, ne s'adresse pas en priorité aux spécialistes, même si un grand nombre d'entre eux s'y trouvent cités, ni non plus aux théoriciens de l'Histoire. Nous avons choisi une présentation simple des faits, de leur enchaînement, tout en donnant, avec ceux des autres, nos interprétations et nos avis ; Histoire, donc, avouons-le – malgré les modes – en grande partie « événementielle ».

Ajoutons qu'aussi brillantes soient-elles, un grand nombre d'« Histoires de France » – de Bainville à Pierre Miquel et Marc Ferro – se limitent à un survol des événements, leur intérêt se situant essentiellement dans l'interprétation des faits, eux-mêmes supposés connus des lecteurs*. Les présentes pages se situeraient (telle serait l'ambition de leur auteur) à mi-chemin entre ces vues d'en-

---

N. B. Les précisions et commentaires auxquels renvoient les astérisques, figurent en bas de page. Les références des textes cités sont mentionnées en fin de volume (de la p. 349 à la p. 351), *numérotées selon l'ordre dans lequel elles apparaissent dans le texte.*

* Ceci n'a rien, bien évidemment, d'une règle absolue : les volumes de Michelet, entre autres, foisonnant de détails, sont un contre-exemple.

semble et les monographies existant sur chaque période, chaque règne, chaque personnage.

Nous serons amenés à multiplier les citations, pouvant ici nous abriter – entre autres – derrière un modèle célèbre : Michelet, qui « va jusqu'à recopier trois pages de Plutarque »*.

Nous insisterons aussi sur les anecdotes et détails qui nous ont semblé significatifs (« N'omets rien... c'est par le détail que l'on capture dans toute sa force la réalité** »).

Dans ce volume, nous nous limitons à un temps relativement court, bien que supérieur aux cent ans qui ont donné leur nom à cette vieille guerre, à cheval sur les XIV/XVe siècles, période que l'on peut voir comme reflétant bien des épreuves mais également des exploits que le pays a connus et vécus, depuis son origine.

« L'Histoire, un roman qui a été***. » Roman, ici, des plus mouvementés, à intrigues et personnages multiples, noir très souvent, mais comportant aussi de belles et mémorables éclaircies.

Dernière remarque : Bien que s'agissant d'époques lointaines, le « politiquement correct » ne manque pas d'être recommandé. Faisant sans doute preuve d'une grande audace, nous nous en sommes quelquefois écartés. On n'écrit pas sans risque...

---

* Cf. Philippe Simonnot, *Le Figaro littéraire*, 19 février 2004.

** Propos qui aurait été tenu par un rescapé du radeau de La Méduse au peintre Géricault.

*** Les frères Goncourt.

PREMIÈRES CONSIDÉRATIONS SUR LA GUERRE DE CENT ANS

Comme nous le verrons, certains historiens parlent d'une « première guerre de Cent Ans » franco-anglaise, née en 1152 du mariage d'Aliénor d'Aquitaine avec Henri Plantagenêt, devenu deux ans plus tard le roi Henri II d'Angleterre, et « supposée » terminée, sous Saint Louis, par le traité de Paris de 1259. La « vraie guerre de Cent Ans », si l'on ose dire, commença « officiellement » sous le premier Valois, Philippe VI, en 1337 ; elle se termina en 1452 par la bataille de Castillon... ou en 1475, date du traité de Picquigny conclu entre Louis XI et Édouard IV, aucune paix définitive n'étant d'ailleurs décidée, mais seulement une trêve de sept ans.

Cela fait donc une durée supérieure à cent ans ; non, pour autant, cent ans de guerre : ainsi, de 1337 à 1400, le conflit fut marqué par 35 années de trêve ou de paix et 28 années d'hostilités. « La guerre de Cent Ans, ce n'est pas cent ans de guerre. Mais c'est cent ans d'insécurité..., un siècle de psychose de guerre[1]... »

Si le conflit franco-anglais est le plus connu, il y eut bien d'autres drames : les ravages commis en France à diverses périodes par des bandes de mercenaires, successivement dénommés : « compagnies », « routiers », « écorcheurs » (tout un programme !) ; la peste noire, venue d'Asie centrale, apparue en France, à Montpellier, en 1347, se propageant dans toute l'Europe, réapparaissant entre 1360 et 1375, puis au XVe siècle à diverses reprises jusqu'en 1467 ; d'autres sortes d'épidémies ; des famines ; des révolutions urbaines et des soulèvements paysans, meurtriers les uns comme les autres ; le drame d'un roi fou, Charles VI, avec, entre autres pour conséquence, la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons... et, effet imprévu, la revanche d'une certaine manière, en France – avec les Armagnacs, les Orléans et la « Cour de Bourges » – du sud du pays sur le nord, dominant jusque-là sans partage...

La France, finalement, recouvrit l'intégrité de son territoire : à la fin de la « première guerre de cent ans », les Plantagenêts avaient perdu leur domaine français à l'exception de l'Aquitaine. À l'issue de la seconde, l'Aquitaine réintégrait à son tour le giron français... Match nul ? La réponse est plus difficile à formuler.

Après Castillon, la France de Charles VII (ne faudrait-il pas dire : « malgré ce roi » ?), face à une Angleterre alors en pleine crise politique et sociale et à un Empire germanique déliquescent – et malgré l'apparition d'un État bourguignon tendant à faire revivre l'ancienne Lotharingie – redevenait la première puissance d'Europe. Et pourtant, « pour la France prise dans son ensemble, la guerre de Cent Ans fut une épreuve immense, dont elle sortait affaiblie, brisée,

incapable pour des siècles de reprendre sa place de jadis. Finie l'hégémonie tranquille, qu'avec des moyens pourtant limités, les derniers Capétiens exerçaient sur une Europe plus mal outillée qu'eux... »[2]

À l'inverse, malgré la perte de ses possessions continentales, à l'exception de Calais, le royaume d'Angleterre, indépendamment des péripéties politiques, « sortait de la lutte... moralement... grandi aux yeux de l'Europe chrétienne, et, ce qui était plus important, aux siens propres. Le souvenir des victoires passées restait plus vivace que celui des échecs récents... Dans la lutte, les Anglais avaient pris conscience de leur force, qu'ils ignoraient encore au siècle précédent... »[1]

Ce pays s'était, en outre, sérieusement enrichi par les rançons exigées des captifs, dont la plus importante, celle du roi Jean le Bon, grossissait le Trésor royal*.

Qui pourrait toutefois soutenir que, pour les Anglais, le bilan fut positif ?

Indépendamment des pertes humaines, cette guerre leur coûta également cher, financièrement : les expéditions maritimes, les chevauchées à travers la France entraînèrent des charges difficiles à supporter et rapportaient peu.

La vie reprit de part et d'autre : en France, redevenue le pays le plus riche, tout renaissait, mais « dans la compétition commerciale... (sa part) est bien plus faible qu'avant la longue épreuve qu'elle vient de subir »[2]. Quant à l'Angleterre, elle voyait à l'inverse se développer son économie, son industrie, drapière en particulier, ainsi que son commerce extérieur qui allait bientôt faire sa fortune.

Dater de là le début de la « décadence française » qui nourrit nos commentaires du XXIe siècle prêterait sans doute à sourire. Ne peut-on, du moins, y voir une origine de l'orientation prise ensuite par les deux belligérants : le « grand large » pour l'un, la défense, pour l'autre, de son « pré carré » (ou hexagonal...), agrémenté d'aventures européennes (les guerres d'Italie, pour commencer), quelquefois prestigieuses, très souvent décevantes...

Si l'on pense aux souffrances qu'elle occasionna (et que nous allons voir), et aux résultats qu'en retira chacun des deux pays, on peut se demander dans quelle mesure cette guerre aurait pu être évitée. Édouard Perroy écrit : « Aucun conflit, en histoire, ne peut se dire inévitable. »

À l'origine, celui-ci fut, pour beaucoup, dû à la prétention et à l'arrogance (pour ne pas dire : « à la stupidité »... mais ces termes ne sont-ils pas synonymes ?) du premier roi Valois, Philippe VI, qualités partagées, hélas ! par son fils, Jean II, dit « Le Bon ».

Mais la guerre changea vite de caractère : de conflit féodal au départ, elle devint nationale et « populaire ». Si les familles régnantes étaient proches et parentes, les peuples s'ignoraient. Le contact fut rude et les ressentiments longs à disparaître.

André Maurois nous dit que les paysans anglais « depuis trois siècles, haïssaient les Français à cause de souvenirs ancestraux qui dataient de la Conquête,

---

* Elle s'élevait à un million et demi d'écus d'or, soit, selon Édouard Perroy, l'équivalent de quarante millions de francs-germinal (ce qui correspondrait, d'après nos sources – et dans la mesure où une transposition pourrait être significative – à environ cent millions d'euros).

de la longue domination d'une noblesse et d'une langue étrangères »[3] ; haine attisée dès avant le déclenchement de la guerre lorsque les Anglais redoutaient une invasion française, puis devenue condescendance, lors de leurs premières victoires continentales, les ravages causés par les navires picards et normands sur les côtes anglaises de la Manche contribuant encore à entretenir cette aversion première... Ajoutons-y la francophobie des clercs, exacerbée par la fiscalité pontificale, création des papes français d'Avignon. Aussi Henri de Lancastre (Henri IV) qui détrôna Richard II en 1403, dut-il une bonne part de sa popularité aux sentiments anti-français qu'il affichait.

Les Français, quant à eux, d'abord totalement indifférents à l'égard des Anglais, eurent dès leurs premiers revers, puis avec l'occupation et les chevauchées anglaises, davantage de motifs d'animosité : tout mercenaire ou soudard, d'où qu'il vienne, était qualifié d'Anglais et, lors de la coupure entre Armagnacs et Bourguignons, les premiers, qui se considéraient, seuls, comme les « vrais » ou les bons Français, qualifiaient les seconds de « Français reniés » ou de « Français Anglais » (en d'autres temps et d'autres circonstances, on parla de « collabos »...). Ajoutons encore que, d'après plusieurs historiens, l'expression « fils d'Anglais » n'avait pas d'autre signification que : « fils de pute »[4].

L'Anglais était donc devenu l'ennemi héréditaire, place qu'il allait céder à l'Espagnol puis à l'Allemand, les Habsbourg disputant aux Valois, au XVIe siècle, l'hégémonie en Europe. Et bien que Louis XI, succédant à Charles VII, parvint à cantonner les armées d'Édouard IV, la France de François Ier, quelques décennies plus tard, revoyait encore des troupes anglaises sur son sol.

L'Histoire, elle aussi, toujours recommencée ? Du moins, connaît-elle des temps d'arrêt et, à la fin de la guerre de Cent Ans, quelque vingt ans après que Jeanne d'Arc en eût fait son mot d'ordre, l'Anglais était « bouté hors de France ».

*
* *

On comprendra, au fil de la lecture, qu'il suffit parfois de très peu de choses pour que tout bascule et modifie totalement une situation, que chacun est souvent plus vaincu par lui-même que par l'adversaire, et que se contenter d'attendre l'erreur, le faux pas de l'autre n'est pas la pire des méthodes pour s'assurer la victoire.

On ne sera pas surpris, d'autre part, de lire sous la plume d'un Américain, cette remarque : « Aujourd'hui, nous voulons croire que notre histoire est essentiellement déterminée par des mouvements de masses ou de pensées, par des impératifs sociaux ou économiques, nous voulons croire qu'un peuple contribue à l'élaboration de son propre destin. Mais au XVe siècle, un roi fou, brutal ou faible pouvait être la cause d'un désastre international »[5].

N'y a-t-il pas là la condamnation sans appel de la monarchie, étant précisé qu'évidemment le choix d'un autre régime ne se posait pas alors dans un pays comme la France ? On adhérerait plus facilement à la critique si la démocratie

n'avait quelquefois aussi conduit au désastre, au moins par démagogie ou faiblesse (... défauts auxquels on s'en voudrait de ne pas adjoindre la corruption, non moindre, certes ! là qu'ailleurs...).

La remarque est-elle d'ailleurs totalement juste ? Si deux rois que l'on peut qualifier de médiocres – Philippe VI et Jean II – ont conduit à la catastrophe, qu'un roi fin et avisé comme Charles V a su redresser une situation désastreuse et que le règne d'un roi fou (Charles VI) a conduit à l'anarchie et à la guerre civile, l'exemple de Charles VII peut servir de contre-preuve : un roi, non sûr de lui et pour le moins très discuté, mène à la victoire. Cela ne montre-t-il pas que même au XVe siècle, le roi n'était pas seul à décider et que l'autorité des conseillers pouvait souvent prévaloir ?

Preuve, peut-être, de la grande relativité des mérites des différents systèmes de gouvernement et de la prééminence certaine de la valeur des hommes sur les structures.

I

FRANCE-ANGLETERRE : LES PRÉLÉMINAIRES

GUILLAUME LE CONQUÉRANT – LES PLANTAGENÊTS – ALIÉNOR D'AQUITAINE

Depuis que Clovis, à la tête de Francs Saliens, originaires de territoires situés dans les Pays-Bas actuels, avait à la fin du Ve-début du VIe siècle, transformé l'ancienne Gaule romaine en royaume franc, celui-ci, déjà étendu au sud jusqu'aux Pyrénées, restait surtout attaché à ses voisins de l'Est et du Nord-Est, penchait vers l'Est. Sous Charlemagne, la « Francie » ne faisait plus qu'un avec la Germanie. Et, entre les derniers Carolingiens et l'avènement d'Hugues Capet en 987, il lui arriva quelquefois de dépendre de cette dernière.

Qu'allaient être, alors, les relations entre ce pays qui devenait petit à petit « la France » et sa voisine du nord, dont la mer la séparait ?

Voici les débuts : la « Bretagne » (l'Angleterre), lors de sa conquête par les Romains, à partir de 55 avant notre ère, était, comme la Gaule, peuplée de Celtes (« *Breton* ou *Prython*... signifiait : le pays des Hommes Tatoués. Lorsque le Grec Pythéas, en 325 avant Jésus-Christ, aborda dans ces îles, il leur donna le nom de *Prétanniques*, qu'elles ont à peu près conservé »[1]). Dans la première moitié du Ve siècle de notre ère, les îles « britanniques » furent envahies par les Saxons, les Frisons, les Angles, les Pictes, quand la Gaule l'était par les Francs : les « Bretons » après la victoire finale des Saxons, en 442, traversèrent la Manche et s'établirent massivement dans le nord-ouest de la Gaule, en Armorique (qui hérita du nom de Bretagne).

Les contacts entre l'Angleterre et le Continent furent loin d'être négligeables pendant le Haut Moyen Âge. La grande île britannique resta toutefois en dehors de l'Empire de Charlemagne, mais on peut noter qu'Alcuin, « diacre anglo-saxon... l'homme le plus savant de son temps », fut un des proches de l'empereur.

Relevons encore que vers la fin du IXe siècle, l'un des derniers Carolingiens « français », descendant de l'empereur à la 4e génération, Charles le Simple, avait épousé Odgive (Edwige), la fille du roi du Wessex (sud de l'Angleterre) et que son fils Louis IV, réfugié un temps en Angleterre, reçut le nom de « Louis d'Outre-mer » ou « Louis l'Anglais ».

Les Normands – Guillaume le Conquérant

Au IXe siècle, les Normands (« Hommes du Nord »)* avaient essaimé dans toute l'Europe en la terrorisant, occupant une partie de l'Angleterre, régnant sur la Russie, assiégeant Byzance.

---

* Il vaudrait mieux dire pour cette époque : « les Vikings », Norvégiens ou Danois.

Ils ravagèrent les côtes de la mer du Nord, la Flandre, descendirent jusqu'en Aquitaine, Bordeaux, Toulouse, la péninsule ibérique, remontant le Tage, se montrant à Séville.

Les premières menaces, en Europe occidentale, s'étaient fait sentir vers la fin du règne de Charlemagne.

Les successeurs de l'empereur en « Francie » essaieront de faire barrage : d'abord Charles le Chauve, puis, sans succès, l'empereur germanique Charles le Gros. Paris fut assiégée en 885-886, défendue par le comte Eudes, bientôt Eudes Ier, prédécesseur de ce Charles le Simple, déjà cité, qui allait traiter à Saint-Clair-sur-Epte en 911 avec le chef « normand » (norvégien) Rollon. Moyennant l'installation de son peuple dans ce qui va être une partie de la « Normandie », Rollon s'engageait à assurer la paix, jura fidélité au roi de France qui le fit comte, se fit baptiser en même temps que ses guerriers (et changea son nom pour Robert, prénom de son parrain qui avait été son vainqueur, le futur Robert Ier).

L'assimilation fut rapide et facile et le norois (ancienne langue scandinave) vite abandonné au profit de la langue romane des Francs d'Occident.

Sautons un siècle : Guillaume le Conquérant était le descendant de Rollon, à la cinquième génération.

Né en 1027, il était le fils – illégitime – de Robert « le Magnifique » (celui-ci devenu, la même année, duc de Normandie) et de Herleva (Arlette), la fille d'un pelletier de Falaise*. Les comtes de Normandie avaient été, quelques temps auparavant, faits ducs. Robert « le Magnifique » qui mourut en 1035 en revenant de la Croisade, avait désigné pour successeur son fils bâtard Guillaume. Ce choix fut entériné par les grands vassaux de la province mais le jeune duc eut à lutter pour affermir son pouvoir.

Michelet décrit Guillaume comme « un gros homme chauve, très brave, très avide, et très *saige,* à la manière du temps, c'est-à-dire, horriblement perfide »[2].

Des liens existaient entre la Maison de Normandie et la Cour d'Angleterre. Emma, fille de Richard Ier de Normandie, aïeul de Guillaume, avait épousé successivement deux rois d'Angleterre : Ethelred d'abord, puis Cnut, qui était Danois. Le fils d'Emma et d'Ethelred, Édouard III, dit « le Confesseur », régna en Angleterre de 1042 à 1066. Il avait été élevé en Normandie, connaissait son cousin éloigné Guillaume et « était beaucoup plus normand qu'anglais »[1].

En 1051, Édouard III, qui n'avait pas de descendant, reçut la visite de Guillaume qui prétendit avoir obtenu de lui la promesse de le désigner comme héritier. Mais une même promesse, plus explicite, avait, semble-t-il, été faite au fils du comte (earl) du Wessex, Harold, apparenté à l'ancien roi danois Cnut.

---

* Guillaume n'avait nulle honte de ses origines et, dans ses chartes, s'intitulait volontiers Guillaume-le-Bâtard... De même, quelque quatre siècles plus tard, le compagnon de Jeanne d'Arc, Dunois, fils naturel de Louis d'Orléans, s'intitulait avec fierté : « le bâtard d'Orléans ».

À la mort d'Édouard en 1066, Harold se fit couronner et « vola » ainsi la couronne à Guillaume, ce que ce dernier n'accepta pas : aussitôt, il lui déclara la guerre.

Il prenait des risques. L'audace ni l'énergie ne devaient lui faire défaut : en six à sept mois, des centaines de bateaux – drakkars de 40 mètres de long, barques, chaloupes... – furent construits en vue de transporter des dizaines de milliers d'hommes.

La flottille, d'abord réunie à Dives, fut rassemblée à Saint-Valéry-sur-Somme afin que la traversée puisse se faire en une seule nuit.

La bataille d'Hastings (côte sud de l'Angleterre) entre Guillaume et Harold se déroula le 14 octobre 1066. Normands, Français (c'est-à-dire : gens du domaine privé du roi de France), Picards, Flamands étaient sous les ordres de Guillaume. « Au total, environ 2 000 combattants à cheval, 4 000 fantassins et 1 000 archers... alignés en ordre de bataille[3]... »

Harold ayant été tué, le camp anglo-saxon fut défait. Mais la lutte avait été rude : Guillaume avait perdu près d'un tiers de son armée.

Londres capitula et, le 25 décembre 1066, le duc normand fut couronné roi d'Angleterre en l'église Saint-Pierre de Westminster. Désormais, ses actes porteront la signature : « Guillaume, roi d'Angleterre et duc de Normandie », formule qui sera à l'origine de bien des événements... car, en tant que duc de Normandie, le roi d'Angleterre se trouvait vassal du roi de France.

Passons sur les difficultés rencontrées pour pacifier le pays conquis. Guillaume imposa son autorité par la force, plaçant ses fidèles Normands aux postes principaux, assurant la domination de la « culture » normande, imposant une administration rigoureuse, sans oublier de se servir lui-même et de s'enrichir (1422 manoirs lui appartenant auraient été dénombrés !)

Il allait facilement avec sa Cour – et ses successeurs jusqu'aux Plantagenêts feront de même – d'Angleterre en Normandie... et retour. Dans les esprits, l'Angleterre n'était pas encore vraiment une île... elle ne le sera que plusieurs siècles plus tard.

Guillaume mourut le 9 septembre 1087 et fut enterré à Saint-Étienne-de-Caen. Il avait régné 52 ans en Normandie et 21 ans en Angleterre.

Son fils aîné Robert « Courteheuse » reçut le duché de Normandie et le second, Guillaume, dit « Le Roux », la couronne d'Angleterre. (« Nombre de familles possédant des biens des deux côtés de la Manche ont déjà créé l'usage de léguer le patrimoine normand à l'aîné et le patrimoine anglais au cadet »)[3].

Guillaume le Roux fut tué au cours d'une partie de chasse en 1100.

Le troisième fils du Conquérant », Henri (dit « Beauclerc », en raison de sa culture) prendra sa succession et ira, en 1104, investir les territoires normands de son frère Robert qu'il battra près d'Argentan, réunissant ainsi à nouveau sur sa tête les deux domaines de son père : l'Angleterre – où il devint Henri Ier – et la Normandie.